

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

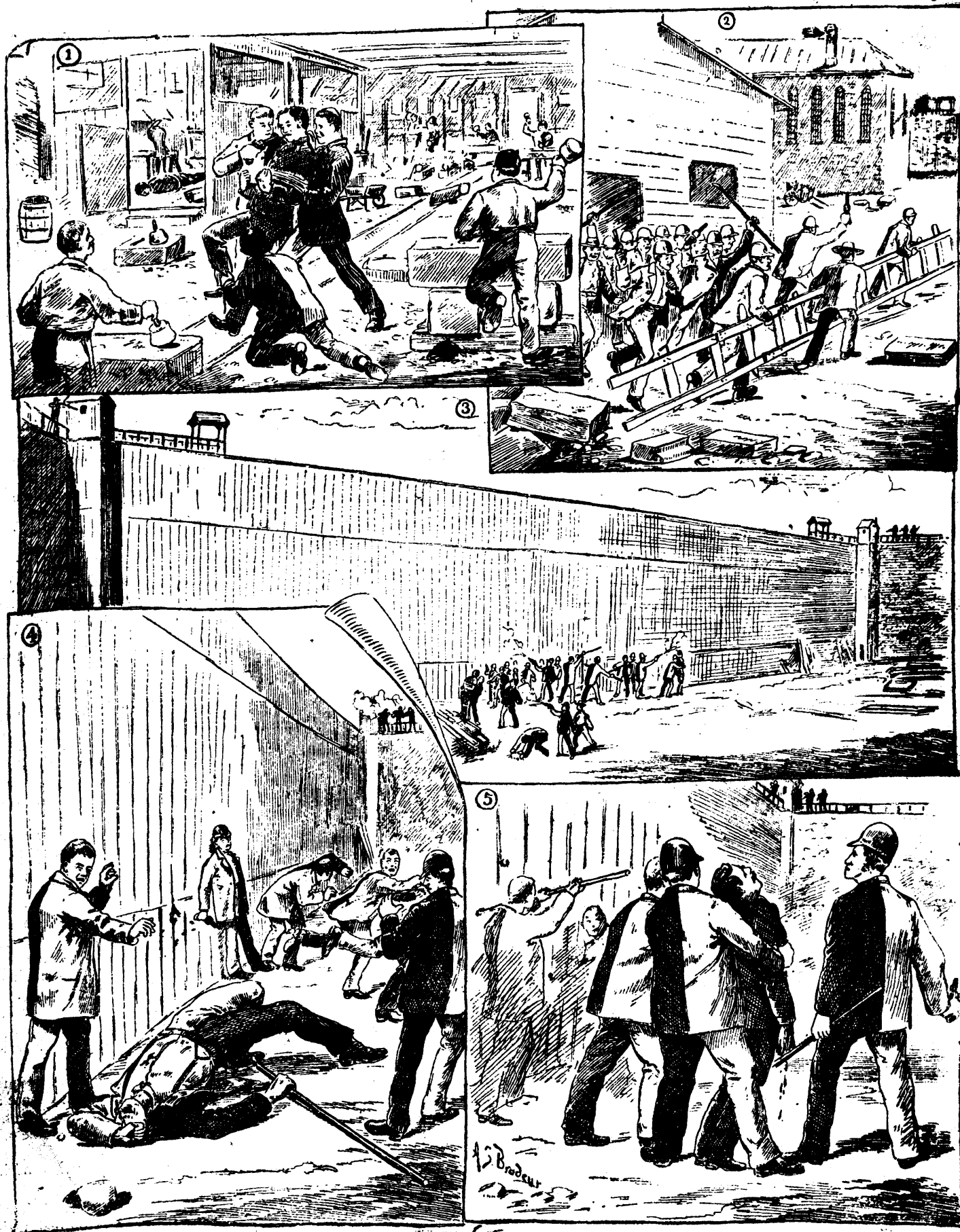
- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

5<sup>ème</sup> année, No 102 — Samedi, 8 mai 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA RÉVOLTE DES FORÇATS A SAINT-VINCENT DE PAUL.—1. LES GARDIENS GARROTÉS.—2. LES FORÇATS DANS LA COUR.—3. ATTAQUE DE LA CLÔTURE EN PLANCHES.—4. MORT DE CORRIVEAU.—5. LE PRÉFET BLESSÉ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 mai 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les mœurs du tigre.—Nos illustrations : La révolte du pénitencier ; le réveil ; la mode.—Poésie : Caprice, par Gonzalve L. Desaulniers.—Le sommeil de l'enfant.—Récréations de la famille.—Rébus—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite).

GRAVURES.—Saint-Vincent de Paul : Révolté des forçats au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.—Le réveil.—Les mœurs du tigre.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**J**E n'ai jamais compris pourquoi on nous fait commencer l'année le premier janvier. Pourquoi janvier ? pourquoi changer le chiffre de l'an en plein hiver, alors que tout sommeille, quand la nature s'immobilise, se recoquille sur elle-même, au moment où presque tout ce qui vit ou végète a disparu ?

On croirait que l'on a voulu profiter de l'absence des oiseaux, des abeilles et des fleurs pour arracher le vieux calendrier et en prendre un nouveau.

Nous opérons en semblant nous cacher, comme un voleur fait un mauvais coup, quand tout est nuit et silence.

Je sais bien que l'on a agi de la même manière pour le changement de jour changement que l'on a fixé à une heure tout-à-fait indue, au moment où un homme rangé ou une femme honnête n'ont pas l'habitude de se promener rue Sherbrooke ou sur la terrasse Champlain.

Je sais bien d'autres choses encore qui ne sont pas plus extraordinaires que la chose qui m'occupe, mais enfin, vous ne m'ôterez jamais de la tête que changer d'année le lendemain de la Saint-Sylvestre n'est pas une mauvaise coutume, qui n'a pour excuse que sa vieillesse.

**\*\*** Commencer l'année en même temps que les violettes parfumées sortent toutes frissonnantes de leur tige, aux premiers baisers du soleil, quand les hirondelles suspendent leurs nids aux frises de nos maisons, sitôt que nos rivières se sont débarassées de leur couche glacée, que la charrue trace ses sillons et que les bois reverdissent, à la bonne heure !

C'est du nouveau, le décor change, tout se métamorphose, c'est le vrai moment de crier comme tout ce qui respire, se meut ou chante : Vive l'an neuf !

Aussi, est-ce avec le plus vif plaisir que je salue la troisième année du MONDE ILLUSTRÉ, qui a compris qu'il était de son devoir de venir au monde en temps convenable, en bonne saison et de continuer à vivre ainsi.

Je ne voudrais pas faire l'éloge du journal, — cela ne serait pas très modeste de ma part, — au

contraire, je demande pour lui toute l'indulgence dont votre bon cœur peut disposer. On excuse toujours les enfants, et celui-ci est si jeune encore, que vous ne pouvez trop lui reprocher ses imperfections.

Il fera mieux cette année.

**\*\*** Quand nous sommes sur le point de voir pour la première fois une chose dont nous avons entendu parler longtemps auparavant, nous nous demandons si l'objet va vraiment répondre à l'idée que nous nous en sommes faite et l'impression que nous ressentons, en étant en sa présence, ne s'efface jamais.

Rappelez-vous le premier train de chemin de fer que vous avez vu, ou bien la première machine à vapeur, la mer, une montagne, n'importe quoi, un appareil télégraphique, une baleine, un roi, ce que vous voudrez enfin.

Moi, la première fois que j'ai vu un bateau à vapeur, j'ai été littéralement annihilé.

La coque, les mâts, les cordages, les gros tuyaux, les petites chaloupes, les pavillons, la boussole, les matelots, le cuisinier, les hamacs, les canons, les vergues, le pont, la passerelle, le gouvernail, l'ancre énorme, les cabines minuscules, les bastingages, la fumée, la vapeur, l'hélice, etc, tout me semblait fantastique.

Mais le capitaine, le chef de tous ces marins et de cette maison flottante, le capitaine avec ses galons d'or et son sifflet d'argent, le capitaine maître, après Dieu sur son bord, comme me disaient les livres !...

Le capt... oh ! le capitaine !

Pour moi, le capitaine était aussi grand que tout ce qu'on pouvait rêver d'immense. Plus grand que ça, même.

Le jour où j'ai donc vu un navire et son capitaine m'est toujours présent à la mémoire, et je me rappelle de tout comme si c'était d'hier.

**\*\*** Chose étrange, il me semble que je retrouve cette impression chaque année chez les autres, ou à peu près, car je la lis, tous les printemps, sur la physionomie de la plupart des personnes qui font les quais, c'est-à-dire, qui vont voir le port et restent là, immobiles, bouche béante, absorbées en regardant le premier vapeur qui nous arrive de là-bas, des bords du canal Saint-Georges.

Les voyez-vous ? Il y en a comme cela tout le long du fleuve et du golfe, depuis la Pointe-au-Père jusqu'à Montréal, et même plus loin encore.

Tous regardent passer le premier navire de la saison et tous sont ébahis !

Je fais, sans nul doute, comme eux, mais je ne me vois pas et me figure que ce sont les autres seulement qui ont cet air là.

Eh bien, le premier bateau est arrivé dans le port de Montréal vendredi, à quatre heures de l'après-midi. C'est le *Dominion*.

La navigation commençait presque au même moment où LE MONDE ILLUSTRÉ mettait son nouvel habillement de l'année.

**\*\*** Nous donnons aujourd'hui plusieurs gravures se rapportant à la révolte des forçats du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Je ne croyais pas avoir encore à vous parler de cette affaire, mais un nouvel événement vient de se produire dans des circonstances tellement extraordinaires, qu'il est bon d'en dire un mot.

Un forçat, Viau, le chef des révoltés, vient de s'évader au nez et à la barbe des gardes, en perçant trois murs, dont un de trois pieds d'épaisseur et deux autres presque aussi solides.

Le travail qu'il a fallu exécuter en quelques minutes, une heure à peine, aurait demandé trois fois plus de temps à plusieurs ouvriers habiles.

Et cependant, tout cela s'est fait sans bruit, sans éveiller l'attention de qui que ce soit, comme une chose toute naturelle.

Je ne sais s'il est arrêté au moment où vous lirez ces lignes, mais je vous assure que jamais je n'ai eu les oreilles autant cassées pendant deux jours, que par cette question que tout le monde s'adressait à chaque instant : "Où est Viau ? Avez-vous vu Viau ?"

Cela m'a rappelé le fameux : "As-tu vu Lambert ?" qui a couru le monde il y a quelque vingt ans.

**\*\*** Ce n'est pas là seulement ce qu'on se disait il y a bien des choses qu'on se murmurait dans l'oreille, tout bas, bien bas.

On disait, je puis bien le dire tout haut, puis tout le monde le pense, on disait et on dit encore que de graves fautes de discipline se commettent chaque jour au pénitencier et qu'il est nécessaire de donner un bon coup de balai.

Tout cela est très bien et peut être très vrai mais un coup de balai ne se donne pas aussi facilement que cela, en certaines circonstances.

On dit en effet que là, comme partout, la police se mêle trop de ce qui ne la regarde pas.

Que les politiciens s'en mêlent ou non, ce qui y a de certain, c'est que cela va bien mal.

**\*\*** Je vous avais parlé dans une de mes dernières causeries d'une fête littéraire que devait donner madame Henry Gréville, sous forme de conférences.

Elle a eu lieu ; mais, hélas ! je crains bien que cet écrivain, à l'esprit et au cœur si français, n'ait porté de nous une opinion peu favorable.

Je ne sais vraiment quelle explication donner l'accueil si froid, presque répulsif, qui lui a été fait. Est-ce profonde indifférence pour la littérature française, est-ce dédain de l'art de bien dire, manque de goût, faux raisonnement ? Je ne puis dire, mais j'ai constaté que les deux conférences qu'elle a données ont attiré très peu d'auditeurs.

En revanche, ceux-ci étaient du meilleur monde et n'ont point regretté d'être allés entendre une des plus charmantes causeuses qui existent à une époque où si peu de personnes savent causer, c'est-à-dire parler de sujets très sérieux, avec grâce, avec esprit, sans chercher les effets, naturellement, poliment, et se faire écouter sans fatigue et sans ennui.

Je n'ignore pas que ses livres ne sont pas toujours à l'abri des reproches, et les idées qu'elle développe ne sont pas en tout d'accord avec les miennes, mais je vous avoue que je n'ai pas encore trouvé un seul auteur dont je puisse dire : Cet homme pense exactement comme moi.

C'est ainsi que dans une parenthèse — très courte à la vérité — madame Gréville a critiqué le choix du site de l'église du Vœu National, érigée sur les buttes Montmartre, sous prétexte qu'il eût mieux valu laisser cette colline telle qu'elle était, lieu de promenade et de délassement pour la classe ouvrière.

Je ne partage pas son opinion. C'est une affaire de goût.

**\*\*** Madame Gréville, je vous l'ai dit, est une causeuse dans toute l'acceptation du mot ; une causeuse bien plus qu'une conférencière, car ce dernier mot nous met en l'esprit l'idée d'une femme froide, guindée, ennuyeuse et à l'air très ennuyé, parlant de choses arides et très peu récréatives.

Telle n'est pas cette Française de beaucoup de tact et d'esprit qui, assise devant vous, cause de mille choses avec verve et avec entrain, tout comme elle le ferait dans un salon de bonne compagnie.

Quelques personnes — peu lettrées — se figuraient que madame Gréville était presque une cabotine ou une artiste du genre léger, comme Aimée ou Judic (notez que ces personnes manquent rarement une représentation d'opérette où la morale est peu ou point respectée du tout), et on dit qu'elles se sont fait un scrupule d'aller l'entendre, à moins que ce ne fut par faux amour-propre et qu'elles n'eussent la conscience de leur infériorité absolue.

Un de mes amis me disait même que si elle n'avait pas eu de succès, c'était sa faute à elle, et que pour être écoutée chez nous il faut, tout au moins, amener avec soi une troupe de nègres ou de chantetuses de gaudrioles.

Je ne crois pas à cette explication méchante.

**\*\*** Je voudrais pouvoir vous répéter les deux causeries qu'elle a faites à Montréal, mais on en ferait deux livres et cela prendrait beaucoup de place dans le MONDE ILLUSTRÉ.

*La vie en Russie*, le sujet de sa première soirée, est une étude juste et bien observée de la vie du paysan du grand empire moscovite.

Ayant vécu quatorze ans en Russie, madame Gréville, connaît à fond les mœurs et les coutumes de ces pauvres gens, serfs affranchis d'hier, qui vivent d'une manière si étrange et à demie civilisée.

La femme, occupe peu de place dans la vie du Russe. Le mari dort sur son banc, fume sa pipe ou regarde les nuages courir au firmament.

La femme travaille durement, peine tout le jour, élève ses enfants et couche à terre.

Le paysan russe est ignorant, un peu voleur, superstitieux, bon cependant et prêt à tout pour celui qui lui a rendu service, il aime ses prêtres, craint la police, respecte son souverain, vit très frugalement, fait maigre deux jours sur trois, mais ne boude pas devant un et même plusieurs verres d'alcool, ne croit pas aux médecins, quoiqu'il soit souvent malade, à cause du climat, et meurt avec le plus grand stoïcisme, après avoir béni ses enfants et en disant comme le fataliste musulman "C'est l'heure, c'était écrit !"

La paysanne travaille beaucoup, c'est entendu, elle sert son mari à table et mange après lui, elle nettoie, lave et soigne ses enfants, comme toutes les mamans du monde, elle dit du mal de ses voisins et fait des cancans comme toutes les fe..... —pardon, ceci ne serait pas poli,—elle s'acquiesce, pieusement de tous ses devoirs religieux, elle fait encore plus maigre que son mari et boit beaucoup de thé.

Le prêtre russe, le pope, est un type tout particulier, il n'est, pour ainsi dire, pope que durant la vie de sa femme. Un prêtre russe, — vous savez que ces schismatiques se marient, — ne peut dire la messe qu'en autant qu'il est marié. Si sa moitié meurt, il doit quitter sa cure et s'en aller finir ses jours dans un monastère. Plus de femme, plus de paroisse. Cette coutume nous paraît très drôle, mais elle existe dans tout l'Empire. Aussi, comme le disait si finement madame Gréville, la femme du pape est-elle entourée de tous les petits soins imaginables, son mari ne la contredit jamais, passe par toutes ses fantaisies et ne sait pas lui dire non. Un proverbe russe dit : "Heureuse et grasse comme la femme d'un pope."

Les monastères sont très nombreux en Russie, où le fond dominant du caractère du marchand et du paysan, est un mysticisme indéfinissable et profond, qui produit les effets les plus incompréhensibles.

Un trait qui m'a beaucoup frappé dans cet aperçu de la vie russe, c'est que le nihilisme dont tous les pays s'occupent tant, et qui fait trembler les Czars, n'est pas aussi répandu qu'on le croit généralement. D'après madame Gréville, il n'existerait pas plus de deux mille nihilistes.

Deux mille ! c'est peu pour tant de dynamite, de coups de poignards et de déraillements de trains.

La Russie, comme tous les autres pays, *danse sur un volcan* (vieux style). Le grand danger, ce n'est pas le nihilisme, c'est la "Jacquerie." c'est le soulèvement futur et certain, bien que l'époque n'en soit pas connue, quoique prochaine, des paysans contre la noblesse. La mine est prête, la mèche est allumée, gare à l'explosion !

La noblesse russe est, paraît-il, très corrompue, autant que celle d'Angleterre ; le gouvernement est pauvre, et le jour où les impôts auront été augmentés jusqu'à une certaine limite, le paysan prendra sa faux et coupera les têtes.

Comme les Russes ne m'ont jamais rien fait, je souhaite que ces prévisions ne se réalisent pas.

Et puis, si j'aime assez la guerre, je déteste beaucoup les révolutions.

\*\*\* *La vie à Paris*, c'est tout autre chose — ne vous volez pas la face, c'est très convenable, infiniment mieux que dans n'importe quelle autre ville du monde — c'est la vie de travail, d'ordre, d'économie, d'étude et de famille.

Je sais bien, a dit à ce propos madame Gréville, qu'il existe à Paris des gens dont la vie ne ressemble pas à celle-là, mais c'est la très infime minorité, et d'ailleurs, il y a tant d'étrangers qu'on ne peut pas dire que cette existence licencieuse à laquelle je fais allusion est celle des Parisiens. Ce serait un gros mensonge.

On entend tous les jours répéter sur tous les tons que Paris est la ville du vice (après Londres, New-York, Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg, etc).

Ceux qui croient à une telle corruption doivent être eux-mêmes bien corrompus.

Cette réflexion m'a plu, je la crois juste, et elle me remet en mémoire un mot d'un prélat américain, Mgr Purcell.

Cet excellent évêque visitait un jour une église de Rome, en compagnie de plusieurs dames de Cincinnati. En passant devant un tableau, dont les personnages, il faut bien le dire, n'étaient pas habillés jusqu'au menton, une des étrangères fit un geste de biche effarouchée et dit : *Aoh ! shocking !* L'archevêque se retourna vers elle et dit simplement de sa voix grave : "Pour les cœurs purs, tout est pur !"

La vieille toquée ne répliqua pas.

\*\*\* Paris n'est donc pas plus mauvais qu'une autre ville, et du reste, ce n'est pas du Paris vicieux qu'il a été question, pas plus que si vous faisiez une description de Montréal ou de Québec, vous ne parleriez de certaines personnes ou de certaines maisons, lesquelles ne représentent nullement ni ces villes ni leur population.

Il a été question du Paris ouvrier, Paris travailleurs, Paris famille.

Le tableau en est saisissant et admirable, au point de vue essentiellement moral ; rien du Paris de Zola, qui n'est que la boue de Paris.

Mais ce qui est surtout prodigieux, c'est Paris savant.

Avec quel enthousiasme et quel patriotisme madame Gréville nous a décrit les hommes qui font l'étonnement de tous ceux qui aiment la science.

"L'après-midi (je ne cite que le sens), vers quatre heures, généralement le mardi et le vendredi, on voit passer sur les quais des hommes aux cheveux blancs, graves, pensifs, à la mise un peu démodée, chapeau trop bas de forme, redingote légèrement râpée, des lunettes, l'œil très vif, l'air austère, la démarche un peu lente, des papiers à la main ou sous le bras, la boutonnière ornée d'un ruban rouge..."

"Ces hommes, c'est la gloire de France, ce sont les membres de l'Institut, et, quand vous les rencontrez, tirez votre chapeau, c'est la Science qui passe !"

Celui-ci, c'est *Chevreuil*, le centenaire, l'autre c'est de *Lesseps*, voici *Quatrefages*, *Marcel Després*, *Faye*, de *Launay*, *Fiammarion*, et tant d'autres ! Voilà *Pasteur*, dont les découvertes ont rapporté des milliards et qui n'a jamais pensé à prendre seulement un brevet d'invention.

Car presque tous ces hommes qui devraient être riches à millions ont souvent à peine de quoi vivre. Le savant français est généralement pauvre ; il enrichit le monde et se fait un nom, cela lui suffit. C'est un type unique.

Je ne puis analyser cette conférence, les horizons sont trop larges et l'espace réservé à ma causerie, j'éprouve maintenant une certaine gêne à employer ce mot depuis que j'ai entendu causer madame Gréville, et, dis-je, l'espace me manque.

Elle ne nous a pas parlé de Paris religieux, c'est cependant un bien grand et bien noble Paris que celui-là, mais je suppose que... comment dirai-je... je veux croire qu'elle a trouvé ce Paris-là trop lourd pour ses épaules et qu'elle n'était pas de force à le supporter.

Elle nous a montré l'exemple de la charité, elle a toujours été bonne et indulgente, dans ses deux conférences, pourquoi ne ferai-je pas comme elle ?

\*\*\* Mais, voyez comme tout s'enchaîne, dimanche dernier, à Notre-Dame, voici justement qu'un prêtre est venu nous entretenir d'un petit coin de ce Paris religieux, que madame Gréville a... oublié.

Il parlait du cimetière, et il a rappelé le respect que l'on doit aux morts et à tout ce que l'on dépose sur leur tombe.

Il nous a cité comme exemple Paris, qui possède ce sentiment à la perfection.

Dans les cimetières de Paris, les tombes sont couvertes de fleurs et même d'objets ayant une valeur très sérieuse, tels que couronnes en perles, bouquets d'immortelles, médailles, etc.

"—Mais, dit un jour, ce prêtre à un gardien de la cité des morts, on ne craint donc pas que ces objets ne soient volés ?"

—Volés ! répondit l'employé, mais, monsieur l'abbé, jamais on ne penserait à Paris, à voler les morts !

Les choses ne se passent pas tout-à-fait ainsi chez nous, mais chut ! ne faisons pas comme les Français, ne disons pas de mal de nous, les autres en pensent toujours trop.

\*\*\* Maintenant que l'inondation est terminée, que l'eau a fait ses ravages tout à son aise, que les pauvres inondés ont réussi tant bien que mal à ne pas mourir de faim, personne ne s'occupe des moyens à prendre pour échapper à ce fléau.

Quand je dis personne, je veux faire remarquer que la très grande majorité ne veut même plus entendre parler.

C'était cependant très amusant de lire tous les projets et les explications des braves gens qui prétendent avoir trouvé la solution du problème.

J'ai eu affaire un jour à un excellent homme, le cinquantième au moins qui venait me confier ses réflexions.

Ce fut très long, mais enfin comme je voulais savoir la fin, j'écoutai avec une patience de bénédictin. Cela me sera compté plus tard, je l'espère bien.

Mon citoyen remonta presque au déluge, me fit toute une théorie, aussi nouvelle que contraire aux lois de la physique, sur la formation de la glace, puis me raconta une foule de choses sur le fleuve, les courants, l'accumulation des glaçons, le blocus du chenal, me parla des îles, des lacs, que sais-je ? —Oui, je comprends, lui dis-je enfin, la débâcle arrive, les glaçons se massent, l'eau monte, nous voilà inondés. Mais le moyen d'empêcher cela, le connaissez-vous ?

—Le moyen, oh ! c'est bien simple ; il n'y en a pas, c'est le bon Dieu qui le veut. Rien à faire !

Il existe de singuliers types.

\*\*\* On m'annonce une agréable nouvelle : Les billets du concert qui doit être donné prochainement au bénéfice de M. F. Lefebvre s'enlèvent avec beaucoup d'entrain, et presque toute la salle est déjà louée.

Tant mieux, ce n'est que juste.

Songez donc que ce brave Frédéric a chanté dix fois par an pendant vingt-cinq ans pour rien. N'est-ce pas son tour maintenant de passer à la caisse ?

Du courage et qu'on prenne vite les derniers billets.

\*\*\* Vous parler des réclames, des annonces, si vous préférez ce terme, n'est pas entamer un sujet bien neuf, et cependant je tiens à vous en dire un mot, pour protester sur la manière dont certains commerçants font les leurs.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais rien ne m'agace comme d'être trompé par le titre d'un entrefilet et de lire les premières lignes avec beaucoup d'intérêt, pour en arriver à savoir à la fin qu'il s'agit de chapeaux, des bottes, des pipes ou du sucre d'orge de tel ou tel marchand.

Tout sert à ces annonceurs enragés ; ils prennent pour annonce tout ce qui leur tombe sous la main : la question Irlandaise, les grèves, la politique, la religion, voire même les crimes, les vols, etc., tout leur est bon.

Vous voyez le titre, la question vous intéresse, vous lisez en honnête homme le commencement et crac ! tout s'envole et vous voilà rendu à cent lieues du sujet pour tomber sur le nom d'un industriel qui vous rappelle qu'il vend ses produits à tel numéro de telle rue.

J'appelle cela commettre un délit qui n'est pas encore dans le code, mais qui devrait y entrer et être puni sévèrement.

On pourrait appeler cela : obtenir de l'attention sous de faux prétextes.

LÉON LEDIEU.

A la législature du Connecticut, la Chambre a adopté un bill défendant d'employer les enfants au-dessous de treize ans dans les manufactures.

A peu près 340,000 acres de terre ont été concédés dans le Nord-Ouest du Canada, aux volontaires qui se sont rendus dans les mêmes régions lors de la récolte des Métis.



LE RÉVEIL

## LES MŒURS DU TIGRE

RÉCIT DE CHASSE

Je n'offre ici que les notes et les remarques d'un chasseur. J'ai beaucoup étudié le tigre, et j'en puis parler consciencieusement et véridiquement.

D'abord, je dois m'élever contre un préjugé très accrédité parmi les Européens, notamment en France, pays où l'on croit beaucoup sur paroles les récits fantaisistes de quiconque vient de loin. On y affectionne les comparaisons entre les animaux fé-

rocs. On donne généralement au lion la priorité en force et en courage. L'élégant romancier Méry, qui a raconté une Inde de sa création, a narré quelque part un combat entre un lion et un couple de tigres. A son dire, les trois animaux moururent, — ce qui est vraisemblable ; mais le lion, sans doute pour sauvegarder sa dignité, mourut le dernier.

Sincèrement, de tels parallèles sont puérils et dénués de fondements. On aime encore à établir un rapport entre l'éléphant et le tigre, ennemis jurés, qui, toujours selon les conteurs fort à l'aise, se livrent, à l'état sauvage, d'épiques combats. —

Autre invention. Je dirai plus loin ce que j'ai vu moi-même et ce que je tiens des chasseurs anglais et indiens les plus dignes de confiance.

Enfin, l'immense majorité des lecteurs prend indistinctement pour "tigres" tous les félins à pelage tacheté. Ceci est encore une erreur. Le tigre est essentiellement rayé de bandes. Il ne se rencontre qu'en Asie. Le jaguar d'Amérique, l'once d'Afrique appartiennent à la famille des panthères et des léopards, et chacune de ces races a son signallement à part. Le tigre, par sa taille, sa force et son courage surpasse de beaucoup ces subalternes de l'espèce féline. Il est au lion d'Afrique ce que le



Le tigre venait de tomber sur la croupe de Goldress. — (Voir page 6, col. 3).

Grand-Mogol était au calife de Bagdad ou à l'empereur du Maroc. Tous trois appartenait à la religion de Mahomet. De même le tigre et le lion appartiennent à la famille des chats.

Ces préliminaires établis, j'entre dans mon sujet.

I

## LA CHASSE DU TIGRE

Voici les faits de chasse principaux que j'ai retenus, soit de mes expériences personnelles, soit des récits que m'en ont faits les acteurs.

A tout seigneur tout honneur. Je commence donc par moi-même.

En 1834, je tuai mon premier tigre. Voici dans quelles circonstances :

Je m'étais établi, propriétaire et indigotier, dans la région des affluents du Gange qui avoisine l'Oude. Deux de mes plantations étaient situées sur les bords de la Goumti, rivière très poissonneuse, mais, en même temps, très hantée par les caïmans. Depuis, ces dangereux voisins sont remontés beaucoup plus au nord, vers les sources mêmes du Gange, et quand, aujourd'hui, nous en tuons quel-

ques-uns, nous reconnaissons aisément leur origine lointaine à ce signe précis qu'ils ont, dans l'estomac, de ces larges pierres, rondes, plates et rouges, qu'on ne rencontre que dans le voisinage de l'Himalaya. Je n'avais donc guère tué que des crocodiles, car je ne compte pas les babiroussas, les daims, les axis et quelques léopards immolés par surprise.

Avant les troubles de 1857, l'Oude, très boisé, était extrêmement giboyeux ; mais ce magnifique territoire était parsemé de jungles profondes et étendues. On y disait les tigres fort nombreux, et

les rajahs invitaient fréquemment les officiers anglais des garnisons de Cawnpore et de Futteeghur à des chasses à dos d'éléphant.

Un matin, comme j'achevais de me raser, mon *tchaprassi* (majordome ou chasseur) vint m'avertir qu'une sorte de fakir demandait à me parler. Croyant qu'il ne s'agissait que d'un mendiant vulgaire, je tirai de ma poche une poignée de *païssas* et les remis à mon domestique. Celui-ci revint au bout d'une seconde, et me dit que l'Hindou avait refusé l'aumône et qu'il voulait seulement me parler.

Surpris, j'achevai ma toilette et donnai l'ordre d'introduire le singulier visiteur.

L'homme entra. Il appartenait à la dernière catégorie des *veïssias* (marchands), nu de la plante des pieds au sommet de la tête, à l'exception du langouti qui lui tenait lieu de caleçon.

Il salua de la main, avec la simple formule " *Salam*," et, se redressant fièrement, me dit :

— Sahib, bien que je ne sois qu'un *garib-admi* (pauvre homme), ce n'est pas pour quelque *païssas* que je suis venu vous trouver.

— Ah ! — lui répondis-je, voyant sur son corps les cicatrices des terribles fêtes, — tu es un de ces pauvres du *Mahaloya* et du *Churruck Poojah*, qui font la pénitence des riches.

Cela lui fit plaisir, et il se dérida. Il me fit connaître alors le but de sa visite. Les rabatteurs du colonel-Steadman, un de mes amis, grand chasseur de tigres, avaient, la veille, perdu de vue un *kala-bâgh* (tigre noir) à la lisière de mes factoreries, et le brave officier, correct en toutes choses, m'en voyait demander la permission de relancer l'animal sur mes terres.

Les Hindous appellent quelquefois " tigres noirs " les solitaires dont j'ai parlé plus haut, non à cause de leur couleur, mais parce qu'ils supposent que ces monstres, pris de délire sacré du meurtre, incarnent l'une des sept âmes de la déesse *Kâli* (la Noire), à laquelle ils sont, d'ailleurs, voués.

Je poussai un cri de joie et remerciai le messager, auquel je fis donner un agneau et une mesure de riz, lui recommandant de manger en mon honneur un *kidgerri* complet. Je le chargeai, en même temps, de prévenir Steadman que je le rejoindrais moi-même sous une heure. — L'Indien se confondit en actions de grâces, but un verre de whiskey fortément étendu d'eau et partit allègrement.

Je fis mes préparatifs à la hâte, et me munis d'une *canardière* à deux coups, dont je chargeai l'un des canons de quatre chevrotines, et l'autre d'une balle. Nous nommions — fort improprement d'ailleurs — canardières ces excellents fusils français dont la maison Munié avait, pour ainsi dire, le monopole, et que les Anglais eux-mêmes proclamaient les meilleures armes du monde. Depuis lors, les carabines Devismes, Enfield et Armstrong ont avantagement remplacé nos premiers fusils de chasse.

On ne parlait encore ni du fameux Gérard, le tueur de lions, ni de Baldwin, ni de Bombonnel. Mais les Anglais comptaient déjà quelques chasseurs célèbres ; Steadman était du nombre.

Sûr de mes armes, je montai à cheval, n'ayant pas le temps de faire équiper mon éléphant *Kandara*, et partis, escorté de dix coolies et de mon brave *tchaprassi* Dandari.

Mon cheval était une bête rare, pur turcmène persan, que j'avais payé mille *roupies* (2,500 fr.), et dont la robe alezan doré m'avait fait bien des jaloux.

Il y avait de mon *bungalow* à la Goumti près de quatre milles (6 kilomètres) ; mais le chemin était facile sur une route superbe que j'avais fait tracer à mes frais. — Les indigoteries confinaient d'un côté à la rivière où j'avais installé un service de bateaux, de l'autre à la jungle. C'était dans la jungle que le tigre s'était réfugié. Il devait venir de fort loin, car, de mémoire d'homme, cette jungle n'en avait révélé aucun, n'étant pas assez vaste pour permettre à un aussi gros mangeur d'y vivre confortablement.

Je ne tardai pas à être renseigné.

Averti par le messager, Steadman était venu m'attendre sous la verandah de mon principal comptoir. En arrivant, j'aperçus à l'entour de mes *godous* (magasins) six éléphants et une meute de soixante chiens *parias*, ces derniers retenus par le

simple geste des *behras* et des *saïs* (valets et palefreniers). Steadman était accompagné de cinq officiers de Cawnpore, nos amis communs. Nous nous serrâmes les mains.

— So, Will, — me dit le colonel en riant, — est-ce que vous comptez aborder le *man's eater* à cheval ?

— Ne vous en déplaît, — répondis-je.

Il fit un haut-le-corps.

— Mais vous m'avez dit vous-même que vous ne l'aviez jamais chassé ?

— Oui, répliquai-je. — Mais il me plaît de l'aborder ainsi.

Alors Steadman se tourna vers ses compagnons.

— Hallow ! messieurs, un hurrah pour William V... C'est le plus brave d'entre nous.

Il était temps de nous mettre en chasse. Mais comme nous étions presque à jeun, je fis préparer à la hâte par le *babourchi* (cuisinier) de la factorerie un *curree-bât*, agrémentée de *bartha*, auquel nous fîmes tous honneur.

À midi, nous entrions dans la jungle.

Tout le personnel des deux plantations et des villages qui les entouraient était sorti pour voir défiler les chasseurs. Ce fut à qui nous adresserait les meilleurs souhaits, mêlés aux plus farouches imprécations contre le *jungaul barsathi* (roi de la jungle), dont la présence terrifiait les pauvres Hindous.

La jungle n'était pas considérable, — ai-je dit. On la traversait à pied, dans tous les sens, en trois quarts d'heure, — pas même la superficie de Paris.

— En revanche, elle était d'une difficulté énorme de pénétration. Au centre, en effet, se trouvait une pagode en ruine consacrée à Dourgâ, l'une des sept âmes de Kâli. Aussi n'eût-on jamais pu déterminer un Hindou de basse caste à en franchir seul la lisière. Maintenant que le *kala-bâgh* y avait pénétré, tous mes gens étaient d'accord pour assurer que ce tigre était venu là pour déposer sa forme dans le temple, et qu'au lieu du monstre nous allions rencontrer la déesse elle-même, prête à nous dévorer. — Seul, Dandari, sans être un esprit fort, se rassurait en disant que nous allions combattre l'animal, et non la divinité.

À une heure, nous n'avions rien découvert. Les herbes étaient si hautes que les éléphants y disparaissaient, et que les têtes des bambous et des cannes venaient fouetter les caisses des *howdahs*.

Je dirai par la suite ce qu'il faut penser des récits de chasseurs pour rire qui racontent d'épiques combats entre les tigres et les éléphants. En la circonstance, ceux que montaient mes compagnons étaient des bêtes de choix, hautes de douze pieds, vieilles par l'expérience et tout à fait au courant des procédés de la chasse. C'étaient tous des mâles, absolument accoutumés à la voix de leurs *mahouts* (cornacs) et incapables de broncher en cas de surprise. Steadman m'avait recommandé de placer mon cheval entre deux d'entre eux, afin d'être à l'abri d'une attaque inopinée.

Les rabatteurs s'avançaient sur deux rangs en formant le cercle et lâchant les chiens *parias* en toute liberté. Ces animaux, fort laids de race, sont d'une bravoure admirable, et, comme on ne craint pas de les sacrifier, vu leur nombre, on les pousse vivement sur les grands fauves. Il va sans dire que ceux-ci en font un effroyable carnage. À ces *parias*, l'un de nos compagnons, un lieutenant de *cipayes*, avait adjoint deux magnifiques bouledogues de pure race galloise, et Steadman en avait un grand crève-cœur, n'ayant cessé de prévenir son ami du sort réservé aux pauvres chiens. Mais le lieutenant Blake était persuadé que ses chiens coifferaient le tigre comme un vulgaire sanglier.

Il n'était pas loin d'une heure et demie, quand un cri poussé par l'un des coolies parvint jusqu'à nous. Nous distinguâmes le mot *aooua*, qui signifie *vent*, d'où nous conclûmes que l'animal, averti par les émanations, nous fuyait à belle distance.

Il ne pouvait aller bien loin. Nous atteignions, en effet, l'extrémité opposée de la jungle, et les champs cultivés reprenaient au-delà. Il était certain que le *bâgh* allait se montrer.

Il se montra, en effet. Je n'oublierai jamais ce spectacle. J'avais trente-trois ans et n'avais point rencontré de tigres en liberté. Celui-ci était splendide, de la plus grande taille, plein de courage et de férocité. Il était déjà vieux. Quand il nous apparut, nous l'enfermions entre la jungle et la plaine cultivée, dans une sorte de clairière d'où la

vue embrassait les champs et les villages environnants. Il eût pu fuir et nous dépister, d'autant plus aisément que nous ne pouvions, sous peine de grands dommages pour les habitants de ces plaines fertiles, engager les éléphants dans les plantations de jute et d'indigo. Il préféra nous faire tête.

Alors, ce fut un superbe et poignant tableau. Pendant un temps inappréciable, le félin, debout, battant ses flancs de sa queue, jetant sa voix rauque par éclats, nous regarda venir sur lui. Puis, au moment où les éléphants se rangèrent en cercle, présentant leurs défenses menaçantes, au-dessous de leurs trompes redressées comme des mâts, le monstre jeta quelques cris aigus et perçants. Il s'enleva d'un bond prodigieux et vint tomber à trente pas de notre ligne, faisant reculer à sa vue la meute des chiens *parias* et les rabatteurs eux-mêmes. Pris d'une indicible épouvante, mon pauvre Gold-dress se mit à souffler avec force, tout trempé d'une sueur froide et tremblant de tout son corps entre mes genoux. J'avais fait appel à tout mon sang-froid ; mais je ne cacherais pas que j'étais prodigieusement ému. J'avais rapidement armé ma carabine ; mais je dus m'avouer bientôt qu'il me serait impossible d'en faire usage dans de semblables conditions, les mouvements désordonnés du cheval ne pouvant me laisser la sûreté de main indispensable en pareil cas.

L'impassible Steadman s'aperçut de mon embarras. Il me cria du haut de son éléphant :

— Quittez les arçons, Will, *my dear*. La vilaine bête vous regarde. Quittez, quittez vite, mon ami. J'étais déjà à pied. Il était temps.

Prompt comme la foudre, le *bâgh* venait de prendre son élan, et, passant pardessus la bande des chiens, il avait renversé un homme sous le choc et venait de tomber sur la croupe de Gold-dress.

Le pauvre animal poussa un hennissement sauvage et fléchit sur l'arrière. Heureusement qu'il en fut quitte pour ce premier et unique assaut. Le tigre, qui cherchait l'homme apparemment, dépité de m'avoir manqué, revint en arrière d'un bond égal à celui qui l'avait porté là, et se retrouva pris dans le demi-cercle. J'en profitai pour me hisser dans le *howdah* de Steadman, laissant mon cheval s'enfuir à travers les champs.

Trois coups de feu éclatèrent. Aucune balle n'atteignit le félin. On entendit la voix du lieutenant Blake :

— *Get up the bull-dogs !* (Lâchez les bouledogues).

Et nous vîmes les deux vaillantes bêtes se ruer, avec un aboiement de rage, sur le fauve, qui ne prit point garde à leur attaque.

De fait, Blake eut raison, mais pas pour longtemps. L'un des chiens coiffa le tigre à l'oreille gauche avec une audace incroyable. Surpris, celui-ci décrivit une parabole effrayante et, prenant de la patte gauche de devant le corps du chien en écharpe, il le fendit littéralement, du cou jusqu'à la queue, sans le décrocher toutefois, tant est grande la force des mâchoires chez cette race exceptionnelle.

Furieux de la perte de son chien, Blake épaula et tira au jugé. Le tigre fut atteint à l'une des pattes de derrière. Un suprême effort le débarrassa du cadavre pantelant du bouledogue. Alors, il s'allongea dans les arbres, ne voulant pas révéler qu'il boitait. Le second chien, suivi de toute la bande des *parias*, excités par les coolies, le chargea en ce moment. Mal leur en prit. Le bouledogue fut accueilli par un coup de griffe, qui lui enleva un œil et une oreille. En même temps, quatre de ses acolytes roulèrent sanglants, blessés à mort.

Deux nouvelles balles frappèrent le monstre, abîmant plus ou moins sa magnifique robe. Très affaibli, l'animal recula en grondant. Il essaya de charger les éléphants. Mais ses forces le trahirent. Il tomba sur ses genoux. Steadman cria alors :

— Prenez garde ! Il va ramper jusqu'aux hommes. Je connais ça. Je l'ai déjà vu faire par un autre.

En effet, le *bâgh* se traînait sournoisement dans les herbes, renonçant provisoirement à la lutte, mais décidé à tuer tout ce qui lui ferait obstacle. Il vint droit à l'éléphant qui nous portait. Le *mahout* s'en aperçut.

— Va, mon fils ! dit-il doucement à l'animal.

Le pachyderme, plein d'intelligence, recula de

deux ou trois pas ; puis, revenant brusquement, par un mouvement qui faillit nous précipiter du howdah, il fonça, les défenses en avant, sur le tigre. Celui-ci dut regagner ses précédentes positions. Steadman, dont l'arme était déchargée, me toucha vivement.

—A vous, Will. La bête se présente bien. Tirez. Je fis feu.

Le félin était en cet instant debout, la face tournée vers nous, nous découvrant le poitrail. Ma balle lui fracassa l'épaule droite et lui troua le cœur. Il tomba sur place, mort.

Les rabatteurs écartèrent les chiens. Nous descendîmes alors et pûmes constater que l'animal avait bien été tué par moi. La peau m'appartenait. Elle était, malheureusement, quelque peu endommagée. Le colonel me dit, par fiche de consolation :

—Vous auriez pu être plus maladroit.

Désormais, je savais ce que c'était que de tuer un tigre.

J. DU F.

(A suivre)



LA RÉVOLTE AU PÉNITENCIER

Vous avez lu les détails de ce drame terrible qui s'est terminé par la mort d'un forçat, et ce qui est plus malheureux, par des coups de feu, dont plusieurs ont atteint le préfet du pénitencier et quatre gardes

Les titres suffisant à l'explication des différentes scènes qu'à choisies notre artiste M. Brodeur.

LE RÉVEIL

Mai a commencé sa chanson ; dans les prés, dans les bois, partout la nature s'éveille et secoue son engourdissement. Désireux de donner une forme à cette expansion de la vie qui entraîne les gens et les choses, l'artiste a eu l'idée d'en chercher la personification dans l'image de la jeunesse gaie et heureuse, et c'est dans l'encadrement d'une fenêtre qui vient de s'ouvrir qu'il nous montre, écartant de la main la lourde draperie, l'adorable enfant en qui se résument toutes les grâces, toutes les fraîcheurs et aussi toutes les innocences de la beauté qui s'ignore.

« Printemps, jeunesse de l'année ; jeunesse, printemps de la vie, » a dit le poète ; et voyez comme l'imagination de l'artiste a su traduire en un même modèle toutes les pensées qu'évoquent les mots de jeunesse et de printemps. Chaste dans son déshabillé matinal, sérieuse sous le sourire qui entr'ouvre ses lèvres, la belle fille a déjà dans le regard ce charme qui ne se définit pas, cet on ne sait quoi de profond qui trouble et ravit ; cet enfant qui se réveille et femme qui s'éveille, ajouterait le poète.

L'ART DE BIEN VIVRE

*Épigramme d'agneau jardinière.* — Prenez un carré d'agneau, faites briser les deux poitrines ; quand elle sont cuites, désossez les et mettez en presse ; ensuite taillez les côtelettes, taillez également les poitrines en forme de côtelette ; passez à l'œuf avec mie de pain.

Faites sauter au beurre clarifié, dressez en couronne, une côtelette et un épigramme, garnissez dans le puits de votre jardinière.

*Ile flottante.* — Faire cuire dans de l'eau 8 ou 9 belles pommes ; quand elles sont refroidies, les passer dans un tamis ; mêlez du sucre en poudre. Battez cinq blancs d'œufs avec une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger ou d'eau de roses ; mêlez peu à peu avec la purée de pommes, en battant continuellement de manière à rendre le mélange très léger. Dressez cette mousse sur une couche de gelée ou une crème renversée au fond d'un plat.



CAPRICE

*Moi, si j'étais femme et si j'étais belle  
Je serais rebelle  
A tous les amours,  
Sans me soucier d'aimer ou de plaire  
Je serais légère  
Comme mes atours.*

*Je serais l'oiseau qui, rasant la plaine,  
De sa cantilène  
Remplit l'horizon,  
Sans se demander si là, sur la route,  
Une oreille écoute  
Sa douce chanson.*

*J'aurais pour chacun de l'indifférence,  
C'est l'insouciance  
Qui serait ma loi.  
Je resterais fière en dépit du monde  
Tant pis si l'on fonde  
Un espoir sur moi.*

*Je n'aimerais rien, je serais de glace.  
Pas la moindre place  
Au fond de mon cœur.  
L'amour est un feu qui vite s'allume  
Et souvent consume  
Son adorateur.*

*Je voudrais n'avoir que robes nouvelles  
Chiffons et dentelles  
Corssets de velours ;  
Être à tout propos d'une gaieté folle  
Pour que l'on raffole  
De moi tous les jours.*

*Quoi de plus charmant qu'une femme blonde  
A la taille ronde  
A l'œil vif et clair,  
Que dans les grands bals, coquette et gentille,  
Rit, valse et babille  
Libre comme l'air !*

*Mais si l'on venait me dire à l'oreille  
Que je me fais vieille  
Et qu'il faut aimer ;  
Et qu'il n'est pas bon de vouloir se faire  
Une autre atmosphère  
Pour s'y renfermer ;*

*Et d'où, quand on a fatigué son aile,  
Comme l'hirondelle,  
Il faut revenir  
Loin de l'épervier, sous un toit de chaume,  
Bâtir un royaume  
Pour se souvenir ;*

*Que la jeune fille est comme une aigle  
Qui la nuit sommeille  
Dans le sein des fleurs  
Et dès que l'aurore ouvre sa paupière  
Fait à la lumière  
Brûler ses couleurs ;*

*J'aurais, je l'avoue, une grande envie  
De régler ma vie  
Sur ses beaux sermons  
Et de me ranger avec la sagesse  
Tant pis si j'y laisse  
Mes nom et prénoms.*

*Car on a beau dire et l'on a beau faire  
C'est toute une affaire  
Après tout l'amour,  
Et je ne crois pas enfin que l'on puisse  
Garder un caprice  
Pendant plus d'un jour.*

*C'est pourquoi si moi j'étais femme et belle  
Je serais rebelle  
Pour un jour ou deux.  
Après, si quelqu'un revenait me dire,  
Que son cœur soupire  
Pour mes jolis yeux,*

*Je ferais peut-être, un peu par prudence,  
De la résistance  
Jusqu'au lendemain  
Mais serais au fond la plus désireuse  
Et la plus heureuse  
De donner ma main.*

GONZALVE L. DESAULNIERS.

PRIMES DU MOIS DE D'AVRIL.

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'avril, a eu lieu le 3 mai, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	20,838.....	\$50
2e prix, No.	11,414.....	25
3e prix, No.	3,897.....	15
4e prix, No.	16,587.....	10
5e prix, No.	9,308.....	5
6e prix, No.	16,767.....	4
7e prix, No.	18,661.....	3
8e prix, No.	15,572.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

6,590	10,848	15,359	3,403	15,298	17,595
119	8,822	16,854	22,027	20,454	10,792
11,593	13,000	21,798	724	19,833	22,062
15,237	5,421	10,351	9,121	21,056	16,355
11,706	11,834	1,136	3,312	11,257	14,766
13,310	11,764	3,865	3,643	23,604	15,491
7,537	20,853	11,201	11,897	17,704	15,547
9,720	9,431	23,257	11,612	15,367	21,746
3,169	20,012	20,563	15,812	23,093	10,782
8,235	11,802	14,530	11,004	17,837	5,809
2,348	21,714	21,054	11,869	20,427	2,613
6,166	11,710	4,264	18,220	23,737	13,048
15	20,622	22,669	2,290	20,221	5,467
10,701	10,703	17,693	19,452	14,709	20,795
15,295	3,263				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'avril sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

C'est une fort mauvaise habitude que celle de profiter du moment des repas pour lire son journal. La lecture en effet, occupe l'esprit, amène le sang au cerveau, au détriment de l'estomac, dont les fonctions se trouvent ainsi très sérieusement troublées.

Beaucoup d'indigestions résultent de cette habitude si commune aujourd'hui.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 183.—PROBLÈME DE QUINZE

Une dame montrait la classe à 15 jeunes de moiselles, dont les noms sont, disons : A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Tous les jours, la maîtresse avec ses élèves faisait une promenade ; elle les mettait en rangs de trois chaque, mais chaque jour elle les changeait de compagnie.

Dites-moi, maintenant, lecteur ou lectrice, comment elle s'y prenait pour les placer, sans qu'une fut avec la même, dans le même rang, deux fois durant les sept jours de la semaine ?

No 184.—ENIGME

Me voici : Tu me tiens. Qui je suis, dis-le moi ?.. Je suis le bien de tous, du sujet et du roi, De celui qui gémit, de celui qui s'amuse, On peut u-er de moi, sans que jamais on m'use ; Je suis court, je suis long, je suis laid, je suis beau, Infidèle et constant, poids léger et fardeau Je suis blanc, je suis noir, je suis gai, je suis triste, Et, sans être un Hercule, aucun ne me résiste, Je ne fus jamais jeune et pourtant je suis vieux ; Très souvent on me tue et je n'en vis que mieux ; Pour quelques-uns trop lent, pour d'autres trop rapide, Je poursuis mon chemin d'un pas sûr et sans guide, Il paraît qu'un beau jour Franklin, sur mon emploi, Dans un de ses loisirs s'est occupé de moi. Teur des vieilles gens, espoir de la jeunesse, Parfois on me maudit, souvent on me caresse. A trouver qui je suis, as-tu quelq'embarras ?.. Alors prends-moi, lecteur, et tu devineras.

SOLUTIONS :

No 181.— Je suis votre fils et vous êtes mon père.

No 182.—Souvent femme ment.

ONT DEVINÉ :

Problèmes.—Ovide Leclerc, Québec ; Mlle Eugénie nq-Mars, Montréal ; L D Gagnon, Québec.



## GRAVURE-DEVINETTE

Voici le sultan



Trouvez la sultane ?

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La foi qui n'agii pas, est-ce une foi vive ?

**Illusion.** — Il est impossible de reconnaître une vieille robe teinte avec la "Télégraphie Progress" fabriquée en France, d'une autre rayé très cher et sortant d'un grand magasin. Aussi les femmes économes ont-elles l'avantage d'avoir du nouveau sans acheter du neuf. Pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France ou elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

FRANCEUR &amp; STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE STE-CATHERINE,

2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE

RIVET &amp; PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

OLDOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISEL &amp; CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHE

Coin des rues Ste Catherine et Saint-André, Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André



X. BOYER

Marchand de Chaussures

No 1408, rue Notre-Dame, Montréal

Réparations et commandes à bon marché et à court délai

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.CASENEUSE ARCHAMBAULT,  
Gérant.DR JOS. G. A. GENDREAU,  
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 124, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

LES PLUS NOUVEAUX ET LES MEILLEURES QUALITES  
de Tapis, Prelats, Nets à Rideaux, Damas, Brochés, Rouleaux  
ET CHAINES A RIDEAUX

Seront vendus à PRIX REDUITS au

SYNDICAT CANADIEN,  
DUPUIS, DUPUIS & CIE,  
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,  
A LA BOULE D'OR

11585

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.  
C'est une seconde mémoire de leur cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.  
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

A. L. MARSOLAIS, B.A.L.L.B.

AVOCAT

1608, rue Notre-Dame. Bloc Ferrier. Chambre No 17. — Bureau du soir : 989, rue Notre-Dame. M. Marsolais suivra aussi les cours de Joliette et l'Assomption.

JOS. MACDUFF,

SELLIER ET FABRICANT DE VALISES,

703, rue Ste-Catherine, Montréal

M. Macduff tiendra aussi en magasin des Couvertes, Brosses, Fouets, etc

LESAGE &amp; AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,  
SOLLIGITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.



Avis aux Entrepreneurs

On recevra à ce bureau jusqu'à JEUDI, le 18e jour de mai prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au sous-sigüé, et portant la suscription "Soumission pour parachever l'Hotel des Douanes, London," pour le parachevement d'un

HOTEL des DOUANES,  
A LONDON, Ont.On pourra voir les plans et les devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, ou au bureau de Messieurs Durand & Moore, architectes, London, O. C., à commencer de VENDREDI, le 3e jour d'avril courant.  
Les soumissions doivent être faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère, et porter la signature véritable des soumissionnaires.  
On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque accepté, fait payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du total de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.  
Par ordre,  
A. GOBEIL,  
Secrétaire.Ministère des Travaux Publics, {  
Ottawa, 27 avril 1886.

TAISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et  
Ste-Catherine

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes  
ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10.000 cannes, depuis 5 cents. Aus-i un assortiment complet d'objets de tabacaliste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents  
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY &amp; CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres D'ornement, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.  
—Moyen efficace de faire fortune—  
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. — D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Reins, etc. Elles sont ainsi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Peste.

S. LACHAPELLE, M. D.  
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène  
Et membre du bureau santé de la Province.  
E. MASSICOTTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal.  
217, rue St-Elizabeth.  
(Téléphone No. 810 A.)

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 3 mai 1886

LES  
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

VII

**D**ENDANT UN instant, Manette suivit Thomas des yeux sur le chemin qui descend des Huttes vers Marangue.

—Excellente et bonne nature, se disait-elle ; il touche à des millions, des monceaux d'or passent dans ses mains sans qu'il ait l'éblouissement de la fortune, sans concevoir une mauvaise pensée. Aimer et se dévouer, il ne connaît que cela. Son unique désir est de rester simple, honnête et bon ; son ambition est de se montrer reconnaissant. Si je ne l'avais pas rencontré, seule, qu'aurais-je fait ? Rien. Il a la force et je lui ai donné ma volonté. Il est le bras, je suis la pensée. Non, non, je n'aurai jamais à me repentir de ce que j'ai fait pour lui, de ce que maintenant je fais par lui !

Elle tourna son regard vers le ciel et son front parut rayonner. Mais, aussitôt, une autre pensée vint effacer cette clarté passagère. Un soupir s'échappa de sa poitrine, deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent lentement sur ses joues.

Elle reprit sa place dans son fauteuil. Deux ou trois morceaux de bois ravivèrent la flamme du foyer.

—Chères illusions, doux espoirs, murmura-t-elle, ne me quittez pas, ne m'abandonnez jamais ; restez en moi jusqu'à la dernière heure !

Sa tête s'inclina, ses yeux se fermèrent à demi, et les mains appuyées sur ses genoux, elle s'enfonça dans une profonde rêverie. Son âme et sa pensée s'étaient élancées vers les régions mystérieuses de l'infini.

Comme la réalité, et plus qu'elle encore, le rêve a ses joies et ses extases.

La rebouteuse resta ainsi longtemps immobile, sans regard, absorbée dans ses réflexions.

Deux coups frappés à la porte la firent tressaillir comme si on l'eût tirée brusquement d'un lourd sommeil.

—Entrez ! cria-t-elle sans se déranger.

La porte n'était pas verrouillée. Le nouveau visiteur l'ouvrit et entra dans la cabane. Un bienveillant sourire de la vieille lui souhaita la bienvenue.

C'était un beau et grand garçon, qui n'avait guère plus de vingt ans. Il avait le front intelligent, le regard vif sans hardiesse, une physionomie très expressive, empreinte de douceur, avec une nuance de tristesse ou de mélancolie, qui attirait l'attention et faisait naître aussitôt la sympathie.

Il s'avança vers la rebouteuse, en la saluant.

—Je ne vous dérange pas ? dit-il.

—Nullement, mon garçon ; je suis, au contraire, charmée de te voir.

—M. Thomas m'a dit hier que vous aviez quelque chose à me dire et je suis venu...

—C'est vrai, j'ai besoin de causer avec toi. N'ayant pu te voir avant-hier, tu étais absent, j'ai dit à ton maître, qui m'a fait aussi une visite ce matin, de te faire grimper la montagne. Les chemins pourraient être meilleurs, mais tu es jeune et tu as de bonnes jambes.

Un sourire effleura les lèvres du jeune homme.

—D'abord, reprit Manette, assieds-toi.

Le jeune homme obéit.

—Georges, continua-t-elle, ton maître est toujours content de toi ; du reste, je suis bien aise de te le dire aujourd'hui, depuis six ans que tu es aux Ambrettes, M. Thomas n'a eu qu'à se louer de tes services, et il m'a toujours fait ton éloge.

—Je fais mon possible pour reconnaître le bien que M. Thomas et vous, Manette, m'avez fait. Si je n'étais pas tel que je suis et veux être, je serais ingrat envers mes bienfaiteurs et odieux à moi-même.

—Voilà un beau langage, Georges, il peint ton caractère tout entier. Va, tu as un noble cœur.

—Orphelin, pauvre, sans parents, sans amis,

jamais ingrat. Je vous respecte, je vous vénère. Ah ! oui, allez, je vous aime bien !

Il se laissa glisser sur ses genoux et saisit la main de la vieille femme sur laquelle il posa ses lèvres.

—Ah ça ! est-ce que tu deviens fou ? s'écria la rebouteuse en le repoussant ; si quelqu'un entrainait en ce moment, que penserait-il ? Ah bien ! on rirait vraiment !

Le ton un peu dur de ses paroles était démenti par son émotion et par l'expression de son visage.

Le jeune homme se releva.

—Ah ! s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est en face de l'univers entier que je voudrais proclamer vos bienfaits !

—Georges, c'est à M. Thomas que tu dois témoigner ta reconnaissance. Moi, je ne peux rien et ne suis rien qu'une pauvre vieille femme.

—Je sais que vous n'aimez pas qu'on parle de vous, Manette ; mais ici je ne crains pas d'être entendu. Vous êtes l'âme de M. Thomas.

—Je ne comprends pas, que veux-tu dire ?

—Vous êtes ma véritable bienfaitrice, comme celle de tous les affligés et de M. Thomas lui-même.

—Enfant ! tu ne sais ce que tu dis.

—Manette, j'ai découvert...

—Quoi ?

—Ce que vous êtes réellement. Sans le vouloir, en interrogeant seulement mon cœur, j'ai deviné la personnalité qui se cache en vous et une partie de vos secrets.

La rebouteuse bondit sur son fauteuil.

—Georges, tais-toi ! tais-toi ! s'écria-t-elle.

—Si je vous ai offensée, pardonnez-moi, ma mère.

—Non, tu ne m'as pas offensée ; mais, je te le répète, tais-toi, pour toujours, tais-toi !

Après un moment de silence, Manette reprit la parole.

—Enfin, dit-elle, tu es content de M. Thomas comme lui-même est satisfait de toi. Cependant, Georges, si j'en crois ce qu'il m'a dit, tu ne te plais plus aux Ambrettes, une belle ferme, pourtant, où il y a de la gaieté, du travail et du bonheur.

La figure du jeune homme s'attrista subitement.

—Tu ne me réponds pas.

—Je n'ai jamais cessé de me plaire aux Ambrettes.

—Alors, quand dernièrement ton maître t'a parlé de te faire assurer contre le tirage au sort, pourquoi as-tu répondu que c'était inutile que tu voulais être soldat ?

Georges baissa la tête et resta silencieux.

Est-ce que tu as été pris par le désir de voyager ? Est-ce que tu as depuis peu le

goût des aventures ? Certes, il faut à la France, à notre chère patrie, des soldats qui gardent ses frontières et la fassent respecter au dedans comme au dehors. Oui, il faut des soldats pour protéger la famille et défendre le foyer, et il est beau de servir son pays, pour ses droits et l'honneur de son drapeau ! Mais, si nous n'avions en France que des soldats pour faire la guerre, seraient-ils tous des héros, que deviendrait la prospérité nationale ! Que deviendrait cette terre féconde, qui demande que des bras pour la travailler, afin de devenir la source inépuisable de toutes nos richesses ?

—Georges, tout homme qui travail est utile ; chacun dans sa position, si modeste qu'elle soit, concourt au bien-être et à la fortune de tous. Comme le soldat, le laboureur à sa charrue, le cantonnier sur la route, le bûcheron et le charbonnier dans la forêt servent dans le pays. Pourquoi veux-tu te faire



Suzanne s'était assise près de la fenêtre. Georges vint en face d'elle.—(Page 12, col. 2).

reprit le jeune homme d'une voix émue, sans vous Manette, que serais-je devenu ? Quand ma pauvre mère eut rendu le dernier soupir entre vos bras, hélas ! vous n'aviez pas pu la sauver, — j'étais désolé, je pleurais, car je sentais la perte que je venais de faire. Vous m'avez pris dans vos bras, Manette, et, en m'embrassant, vous avez essuyé mes larmes. Puis vous m'avez dit : "Viens, je vais te conduire aux Ambrettes, M. Thomas a huit enfants plus jeunes que toi, tu seras le neuvième." Ah ! vous ne vous étiez pas trompée : j'ai trouvé une famille, on m'a aimé. Le maître et la maîtresse sont devenus mes père et mère et leurs enfants sont mes frères. Je ne savais ni lire ni écrire, le précepteur et les maîtres des enfants de M. Thomas ont été les miens, et j'ai le bonheur d'avoir acquis une instruction plus que suffisante. A vous et à lui, Manette, je dois tout. Non, non, je ne serai

soldat? On a besoin de toi aux Ambrettes. Tu gardes le silence; crois-tu réellement que tes services ne soient plus nécessaires à la ferme?

—Quoique très jeune encore, non seulement tu as su mériter toute la confiance du maître, je devrais dire de ton père, mais il m'a assuré et il prétend que tu es actuellement aussi capable que lui de conduire les travaux et de diriger l'exploitation dans tous ses détails.

—Le fils aîné de M. Thomas va avoir dix huit ans, répondit Georges, dès maintenant il peut me remplacer.

—M. Thomas n'a pas trop de ses bras, des tiens et de ceux de tous ses enfants, répliqua vivement Manette. Ah ça! Georges, est-ce que tu serais jaloux?

—Oh! vous ne le pensez pas?

—Tu as raison, la jalousie est un mauvais sentiment, et tous les tiens sont bons. C'est donc autre chose qui a fait naître en toi l'idée de quitter les Ambrettes. Par exemple, ne me dis pas que tu veux être soldat parce que c'est ta vocation, je ne te croirais pas. Tu désires t'éloigner du pays, voilà le fait, et comme tu es à la veille de tirer au sort, tu t'es dit: "Voilà l'occasion de partir je serai soldat."

Le front de Georges se couvrit d'une vive rougeur.

—Je ne te cacherai pas, continua Manette, que ton idée contrarie singulièrement celles de Thomas et les miennes aussi.

Le jeune homme la regarda avec surprise.

—Mon Dieu! oui, mon garçon. Dis-moi, est-ce que tu n'aurais pas été content d'être chargé complètement de l'exploitation des Ambrettes, c'est-à-dire d'en devenir le fermier?

—Que me dites-vous là, Manette? s'écria-t-il. Est-ce que Thomas songerait à quitter sa ferme?

—Peut-être; et comme Thomas t'apprécie et qu'il est sûr de toi, pour récompenser tes services et ton dévouement, il aurait fait de toi le fermier des Ambrettes.

Une lueur, qui s'éteignit aussitôt, passa dans le regard du jeune homme.

—C'est un rêve, murmura-t-il.

—Il t'aurait fait les premières avances en te laissant les instruments et tout le bétail qui se trouve dans les écuries, poursuivit Manette. En cherchant un peu, tu aurais trouvé dans la contrée une belle jeune fille, vous vous seriez aimés et mariés...

Le jeune homme devient très pâle.

La rebouteuse avait les yeux fixés sur lui. Elle continua:

—Est-ce que le bonheur que tu as sous les yeux aux Ambrettes ne t'a jamais fait envie? Est-ce que tu ne t'es pas dit que ce serait pour toi un petit coin du paradis si un jour, maître à ton tour, tu avais à ton côté une jeune femme charmante, gracieuse, t'aimant de tout son cœur, et autour de vous de jolis enfants, des chérubins blonds et roses, tous jours souriants?

—Manette, de grâce, ne me parlez pas ainsi; ce bonheur que vous faites passer sous mes yeux n'existera jamais pour moi.

—Pourquoi? n'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être aimé, tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse?

—Non, répondit-il tristement, je n'ai rien pour être aimé.

—Dans le ton que tu as pris pour me dire cela, Georges, on dirait qu'il y a du désespoir.

Le jeune homme laissa tomber sa tête entre ses mains.

—Pauvre garçon! murmura la rebouteuse, la blessure est profonde et plus grave que je ne croyais.

—Georges, reprit-elle avec une sorte de tendresse, tu as un grand chagrin; ouvre-moi ton cœur.

—Je vous en prie, Manette, ne m'interrogez pas.

—Pauvre Georges! répliqua-t-elle, tu n'as pas été plus fort que plusieurs autres que je connais; tu n'as pas vu le péril, tu t'es laissé charmer.

—Quoi! vous savez?

—Je sais ce qui occupe ta pensée; je sais la cause de ta tristesse et de ton chagrin. Tu l'aimes donc bien?

—A en mourir, répondit-il en portant la main sur son cœur.

—L'amour que certaines femmes inspirent est toujours fatal, se dit tout bas Manette; c'est un poison qui pénètre dans le cœur.

Elle continua, en élevant la voix:

—Lui as-tu dit que tu l'aimais!

—Oui.

—Qu'a-t-elle répondu?

—Que nous causerions de cela plus tard.

—Et puis?

—C'est tout. Elle a ri.

—Enfin, elle ne t'a pas enlevé tout espoir?

—C'est vrai, mais je sais qu'elle ne m'aime pas, qu'elle ne m'aimera jamais.

—Oui, je comprends, c'est pour cela que tu veux t'éloigner, fuir au loin, te faire soldat... Ce n'est point cet avenir que j'avais rêvé pour toi. Pourtant son bonheur à elle est ici, à côté du tien, si elle le voulait.

—Si elle le voulait, répéta-t-il d'un ton douloureux.

—La malheureuse enfant, sa folle ambition la perdra!

—Je sais ce qu'elle pense, je n'ai plus rien à espérer.

—Non, elle n'aime pas, jamais elle n'aimera; elle n'aura dans sa vie qu'un seul amour: celui de sa beauté dangereuse et terrible.

—Vous le voyez, Manette, il faut que je parte.

—Le mal que t'a fait Suzanne n'est peut-être pas encore sans remède.

—Il me brûle, il me dévore.

—Et tu crois que l'éloignement te guérira? fit la rebouteuse en hochant la tête.

—Je n'en sais rien. Que je vive ou que je meure, qu'importe!

—Georges, tu parles comme un enfant. Avant de songer à la mort, apprends à souffrir. Après tout, Suzanne n'est pas la seule femme au monde. Nous t'en trouverons une autre, aussi belle et plus parfaite, j'en suis sûre, car elle aura un cœur. Georges, l'amour de l'une te guérira de l'amour que l'autre a mis en toi.

—Non, dit le jeune homme en secouant la tête, je n'essayerai pas de lutter contre ma destinée.

—A ton âge, mon garçon, répliqua Manette d'un ton presque sévère, on n'a pas le droit de s'exprimer ainsi. Ah ça! mais qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est du petit au grand, du faible au puissant, une lutte continue? Quoi? tu as l'intelligence, la santé, la force, vingt ans, c'est-à-dire tout l'avenir devant toi, et tu doutes et tu manques de courage!

—Ah! vous ne savez pas dans quel état se trouve mon cœur. Aimer sans espoir est une horrible torture!

—Souffre, mais sois fort, s'écria-t-elle avec véhémence. Te crois-tu donc le seul malheureux, l'unique déshérité? Regarde autour de toi, plus bas et plus haut, et tu verras des douleurs et des misères autrement grandes que les tiennes. Pour tous il y a des jours sombres et des jours de soleil, et l'orage atteint et frappe les plus hautes cimes. Nul ici-bas n'est exempt des dures épreuves de la vie. Ce serait vraiment trop facile si, pour être heureux, l'homme n'avait qu'à dire: "Je veux!"

—Souffrir! c'est la loi commune. Et quand on a le cœur trop faible pour pouvoir compter sur lui, on s'appuie sur son âme... A ton âge, Georges, on ne se laisse pas arrêter par le premier obstacle qu'on rencontre sur sa route, on n'est pas vaincu, ni brisé par une illusion perdue.

—Tu aimes et tu n'es pas aimé; la belle affaire, vraiment!... Tu oublieras Suzanne, voilà tout. Tu répondras à son dédain par le mépris. Je te le dis encore, il y a d'autres jeunes filles, chastes et bonnes; nous t'en trouverons une."

—Une autre, fit-il d'un ton amer, une autre ne serait pas elle... Pour elle, je me serais dévoué, rien ne m'aurait paru impossible... Elle occupe mon cœur tout entier, elle a pris ma vie... Je ne rendrais pas une autre femme heureuse. Ne parlez donc pas d'une autre quand je ne vois qu'elle, quand je ne respire que pour elle! Une autre... jamais, jamais!

La vieille femme laissa tomber sur le jeune homme un regard de profonde pitié.

—S'il en est ainsi, dit-elle avec humeur, je ne peux plus rien pour toi. Tu as raison de dire que la fille de Gervaise a pris ta vie. Malheureusement, tu ne seras pas sa dernière victime.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta un moment silencieuse.

—Voyons reprit-elle, la situation n'est peut-être pas absolument désespérée.

—Que voulez-vous dire, Manette? demanda le jeune homme, dont les yeux étincelèrent.

—Y a-t-il longtemps que tu as vu Suzanne?

—Elle est venue travailler aux Ambrettes il y a quinze jours.

—Lui as-tu encore parlé de ton amour?

—Non, je n'ai pas osé.

—Eh bien! il faut avoir avec elle, ces jours-ci, le plus tôt sera le meilleur, une conversation sérieuse. Tu n'as rien à redouter de Gervaise; je sais qu'elle serait enchantée de te donner sa fille. Et pourtant elle ignore, comme tout le monde, les projets de Thomas en ce qui te concerne. Tu verras ce que Suzanne te répondra. Il faut que tu saches à quoi t'en tenir. Moi-même je la verrai, je lui parlerai.

—Oh! Manette, si vous faites cela...

—Ne sois pas si prompt à te réjouir, répliqua-t-elle en secouant la tête, je ne te promets pas de réussir, je ne dis pas même que je l'espère. Je ferai cette démarche dans ton intérêt et dans l'intérêt de Suzanne elle-même. Je vois où elle va, la malheureuse enfant, et il n'y a que ton bras ou plutôt ton amour qui puisse l'arrêter sur la pente qu'elle descend. Il faudrait la toucher, l'attendrir, faire parler son cœur. Je doute que ce soit possible. Si tu m'avais consultée, Georges, ce n'est point la fille de Gervaise que je t'aurais conseillée d'aimer. Aujourd'hui, c'est trop tard, le mal est fait.

—N'importe, toi de ton côté, moi de mien, nous tenterons de l'éprouver. C'est d'ailleurs une satisfaction qu'il est bon de te donner. Puisses-tu après cela être guéri! Enfin, qui sait? cette fille est si étrange, si fantasque... Nous verrons."

—Oui, nous verrons, répéta Georges d'une voix sombre. Mais si je dois renoncer à la possession de Suzanne, Manette, malgré ce que vous et M. Thomas voulez faire pour moi, je ne pourrai pas rester dans le pays, je partirai.

—Tu le regretteras peut-être; mais tu l'as décidé, c'est ta volonté, nous ne te retiendrons pas. Au bout de quelques années, quand tu auras trouvé l'apaisement de ton cœur, oublié la fille de Gervaise, quand tu seras guéri, enfin, tu reviendras.

—Jamais je n'oublierai Suzanne, dit-il d'une voix vibrante, je l'aimerai toujours!

La rebouteuse se contenta de hausser les épaules.

Un instant après, le jeune homme la quitta.

—Pauvre garçon! murmura-t-elle, c'est la première partie de sa vie brisée. Et il n'a fallu pour cela que le regard et le sourire d'une femme. Toujours la femme! Ah! je le sens et ne le vois que trop, si rien n'arrête Suzanne Vernier que de victimes autour d'elle!

## VIII

Le jeune amoureux descendait tristement le chemin des Huttes et se trouvait à peu près à une égale distance de Marangue et du hameau, lorsque tout à coup il se trouva en présence de Suzanne.

Des buissons aux branches chargées de neige l'ayant empêché de l'apercevoir de loin, il n'avait pas eu le temps de se préparer à cette rencontre imprévue.

Son émotion fut violente; il lui semblait que son cœur allait se briser tellement il battait fort, et ses jambes n'ayant plus de force pour avancer, il fut contraint de s'arrêter.

Suzanne n'aurait peut-être pas demandé mieux que de passer rapidement, sans rien dire; mais elle s'arrêta à son tour en face de Georges, qui, dans son immobilité, semblait vouloir lui barrer le passage.

—Bonjour, monsieur Georges, lui dit-elle; je ne pensais pas vous voir aujourd'hui.

Elle souriait en le regardant.

Le jeune homme se sentit pénétré de la lumière de son regard. Son trouble augmenta encore. Il cherchait quelque chose à dire. Il ne trouvait pas une parole.

—Vous venez probablement des Huttes? reprit la jeune fille.

—Oui, Suzanne, je reviens des Huttes, répondit-il.

—Et vous descendez à Marangue?

—J'avais l'intention de m'y arrêter et d'entrer chez votre mère, Suzanne.

—Est-ce que vous ne l'avez plus cette intention?

—Suzanne, vous n'y serez pas.

—Vous trouverez ma mère et Georgette; elles seront contentes de vous voir?

—Vous allez aux Huttes, Suzanne; est-ce que vous avez quelqu'un à y voir.

—Assurément.

—Et c'est... bien pressé?

—Pourquoi me faites-vous cette question?

—Excusez-moi, Suzanne; c'est juste, je n'ai pas le droit de vous interroger.

—Vous venez probablement de voir la vieille Manette, reprit Suzanne; dans ce cas, vous pouvez me dire si elle est chez elle; je vais aussi faire une visite à la sorcière.

—Ah! c'est chez Manette que vous allez?

—Oui.

—Suzanne, elle vous parlera peut-être de moi.

—Je sais d'avance que ce ne sera pas en mal, car elle vous a en grande amitié.

—C'est vrai, et tout à l'heure encore...

—Est-elle de bonne humeur aujourd'hui?

—Manette est souvent triste et soucieuse; mais elle sait cacher ses douleurs inconnues lorsqu'il s'agit des autres. Suzanne, est-ce un conseil que vous voulez lui demander?

—Peut-être.

—Je ne sais pas ce qu'elle vous dira; mais écoutez Manette, ayez confiance en Manette.

La jeune fille laissa errer sur ses lèvres un sourire singulier.

—Suzanne, reprit Georges, faisant un grand effort sur lui-même, vous savez que je vous aime!

—J'ai assez de mémoire, répondit-elle froidement, je n'ai pas oublié que vous me l'avez dit.

—Vous le croyez, n'est-ce pas.

—Je n'ai pas entendu dire que vous fussiez un menteur, répondit-elle.

—Et elle se mit à rire.

Ce rire produisit sur le jeune homme l'effet d'une raillerie amère.

—Suzanne reprit-il d'une voix tremblante, je désire causer avec vous, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

—Croyez-vous que ce soit bien utile? dit-elle, en faisant tomber ses paupières sur ses yeux. Dans tous les cas, ce n'est pas sur ce chemin, les pieds dans la neige, que je puis vous écouter et vous répondre.

—C'est vrai; aussi n'avais-je pas l'intention de vous retenir.

—Je vous en sais gré, fit-elle avec une pointe d'ironie qui échappa au jeune homme.

—Suzanne, resterez-vous longtemps aux Huttes? lui demanda-t-il.

—Le temps de causer avec la rebouteuse.

—Alors, dans une heure vous serez de retour à Marangue?

—Je l'espère.

—Suzanne, j'entrerai dire bonjour à madame Vernier et à Georgette. Si cela ne doit pas vous contrarier, j'attendrai votre retour.

—Comme vous voudrez, répondit la jeune fille, dont les sourcils se froncèrent légèrement.

—A ce soir donc, Suzanne, dit le jeune homme, en se rangeant sur le bord du chemin pour la laisser passer.

Suzanne continua à gravir la pente. Debout à la même place, le jeune homme la regardait s'éloigner.

—Mon Dieu, comme elle est belle! s'écria-t-il dans une sorte d'extase. Oh! oui, elle est belle, trop belle!

Puis au bout d'un instant, quand la jeune fille eut disparu:

—Que va-t-elle donc faire chez Manette? se demandait-il.

Il eut la pensée de remonter vers les Huttes et d'attendre Suzanne à l'entrée du chemin; comme cela, il aurait pu lui offrir son bras pour l'aider à descendre, et il serait revenu à Marangue en causant. Mais réfléchissant qu'il pouvait ainsi déplaire à la fière jeune fille et faire jaser les gens de Marangue qui pourraient les voir ensemble, il se décida à continuer son chemin vers le village.

Pendant ce temps, Suzanne arrivait aux Huttes et entra chez la rebouteuse.

—Oh! oh! fit la vieille, qui ne put cacher sa surprise, toi ici, chez moi! Est-ce que Gervaise est malade, ou Georgette?

—Du tout: ma mère et ma sœur se portent à merveille.

—Alors, je ne comprends pas. Tu es donc devenue bien hardie pour oser venir voir la sorcière?

—Une bonne sorcière, répliqua la jeune fille en souriant.

—Tu n'as peut-être pas toujours dit cela.

—Je vous assure, Manette, que je n'ai jamais pensé que vous fussiez une méchante femme. Mon père nous parlait souvent de vous, et il nous disait: "On ne connaîtra jamais la vieille Manette; ne croyez pas tout ce qu'on raconte, la rebouteuse est une bonne femme."

—Enfin, tu viens me voir; cela me fait plaisir. Tu as évidemment quelque chose à me demander, et j'ai, moi, quelque chose à te dire. Si tu étais arrivée un peu plus tôt, tu m'aurais trouvée, causant de toi, avec un jeune et beau garçon. Du reste, tu as dû le rencontrer dans le chemin des Huttes, s'il n'a pas eu la fantaisie d'aller passer sur le pont du ravin.

—J'ai rencontré en venant Georges Raynal.

—Eh bien, ma belle, c'est de lui que je te parlais. Est-ce que tu ne trouves pas comme moi que c'est un beau garçon?

—Je n'ai pas dit le contraire, Manette.

—A la bonne heure. Mais, vois-tu, Suzanne, la beauté n'est rien quand elle n'est pas accompagnée par les qualités du cœur. Regarde au mois de juin comme s'effeuillent les églantines: c'est l'image de la beauté. Après avoir brillé un instant, elle s'efface ou s'effeuille, puis plus rien... que le souvenir. Les qualités du cœur restent, elles ne meurent jamais. Crois-moi, Suzanne, c'est folie de trop compter sur ce qu'un souffle peut emporter.

"Cela me remet en mémoire le couplet d'une jolie romance que chantait souvent une belle jeune fille comme toi, une créole indienne, en se berçant dans son hamac sous un dôme de verdure.

"C'est une fleur, une rose ou une églantine qui parle à la jeune fille. Ecoute"

Et d'une voix faible, tremblotante, mais encore harmonieuse, elle chanta:

Ne comptez pas sur la jeunesse,  
Au printemps même on peut mourir.  
C'est bien souvent d'une caresse.  
Que le soleil vient nous flétrir.  
N'écoutez pas tous les langages,  
Fermez l'oreille aux mots flatteurs:  
Les papillons sont des volages.  
Voilà ce que m'ont dit les fleurs.

—Ah! reprit-elle, il y a longtemps que j'en ai fait autant; je viens d'oublier que je suis vieille, ce doit être la satisfaction de te voir. Suzanne, j'ai causé assez longuement avec Georges. Il m'a fait sa confession. Ah! le pauvre garçon il t'aime à en mourir! Je ne t'apprends rien, puisqu'il t'a fait l'aveu de son amour. Mais je me souviens que tu as quelque chose à me demander. Tout à l'heure je te parlerai de Georges. Dis-moi d'abord ce que tu attends de la vieille Manette. Je t'écoute.

—Manette, dit-elle, avant-hier soir vous m'avez prêté de superbes choses.

—Est-ce que tu n'as pas oublié déjà ce que j'ai dit?

—Non, Manette, et je pourrais, mot pour mot, répéter vos paroles.

—Et tu y penses?

—Oui, et en y pensant je réfléchis.

—Ordinairement, la réflexion éclaire la pensée. Suzanne, est-ce que tu crois réellement à ma prédiction?

—J'y crois. D'ailleurs, Manette, tout ce que vous m'avez annoncé, je l'avais vu déjà dans un rêve.

La rebouteuse tressaillit.

—L'autre soir, se dit-elle, j'ai commis une grande imprudence et je me suis laissé entraîner à faire une étude dangereuse.

—Manette, reprit la jeune fille, vous m'avez dit que j'aurais un jour une couronne sur la tête.

—Il y a plusieurs genres de couronnes.

—Vous m'avez dit que je serais reine.

—Il y a plusieurs sortes de royautes.

—Manette, quand je vous ai demandé si tout cela se réaliserait, vous m'avez encore dit: "Oui, et je voudrais m'être trompée."

—En effet, j'ai répondu cela.

—Je vous ai fait encore une question; mais vous avez refusé d'expliquer le sens de vos paroles.

—C'est vrai.

—A ce moment, Manette, quelle est votre pensée?

—Suzanne, je songeais aux folies du luxe, aux amertumes des grandeurs, au néant des vanités

humaines. Je pensais à Antoine Vernier, qui a vécu heureux à Marangue près de Gervaise, estimé et aimé de tous; je pensais à ta mère, à ta sœur, dont tu es aujourd'hui le soutien et l'espoir; je pensais à tes rêves ambitieux et à tes idées funestes, que je connais; enfin, Suzanne, je pensais à Georges Raynal qui t'aime ardemment, et je me disais qu'avec lui, dans une position modeste, tu trouverais sûrement le bonheur que tu chercherais vainement dans la réalisation de ton rêve.

"Suzanne, puisque tu te souviens si bien de mes paroles, tu ne dois pas oublier que je t'ai dit aussi: "Prends garde que ta destinée ne soit trop brillante." Suzanne, je te le répète: Prends garde!... Tu te déplaies à Marangue; ton regard se tourne sans cesse vers la ville du luxe et des plaisirs; c'est Paris qu'il te faut, c'est Paris que tu veux. Pour en conquérir une autre, tu perdras la plus précieuse de toutes les couronnes. Il y a des déceptions, des douleurs, des désespoirs jusque dans l'enivrement des fêtes mondaines.

"Encore une fois, Suzanne, prends garde!... Les idées malsaines qui te passent dans la tête et t'éblouissent te perdront; et pourtant, si tu le voulais, ton cœur pourrait encore te sauver. Mais il faudrait pour cela chasser les fumées qui t'enivrent, abandonner ton rêve et t'humilier dans ton orgueil; alors, reprenant possession de toi-même, tu sentirais vibrer les cordes sensibles de ton être.

"Depuis six mois seulement, Suzanne, comme tu es changée et quel effroyable rage s'est fait en toi! Ton mal, je le connais, je sais d'où il vient, je l'ai vu naître."

La jeune fille ébaucha un sourire et son regard devint interrogateur.

—Un jour que tu te promenais sur la route de Rancourt, reprit la rebouteuse, —c'était un dimanche de juillet, par une magnifique soirée, —tu te rangeas de côté pour laisser passer une calèche, dont les chevaux noirs, maintenus par le cocher, marchaient au pas. Il y avait dans la calèche quatre jeunes femmes, —des Parisiennes, belles, élégantes, superbement parées. —Tu les regardas avec envie. Les belles dames te virent aussi et furent frappées de ta beauté. Mais l'une d'elles te toisant avec dédain de la tête aux pieds, laissa tomber de ses lèvres ces mots: "Ce n'est qu'une pauvre paysanne!" Ces mots, Suzanne, tu les entendis, et moi aussi je les entendis, car j'étais à quelques pas de toi, assise derrière un buisson de roses sauvages.

"La voiture s'éloigna. Alors tu te redressas avec défi et je vis un double éclair jaillir de tes yeux. Je t'observais, Suzanne, et dans ton regard je traduisis ta pensée. Elle disait: "Vous êtes belles, mais moins belles encore que moi, et quand je voudrai avoir comme vous une calèche, de la soie, des dentelles, des bijoux, je les aurai..."

"Ensuite, tu regardas tes pieds chaussés de gros souliers, puis ton pauvre vêtement de paysanne sur lequel tes mains se crispèrent. En même temps ta bouche eut un sourire qui me fit frémir.

"Suzanne, c'est ce jour-là qu'a commencé ton mauvais rêve.

"Quelque temps après, tu rencontras un ami du comte de Rancourt, un jeune homme de bonne famille, riche, distingué, d'excellentes manières, et tu voulus savoir ce que pouvait ta beauté, quelle était la puissance de ton regard. Que t'a dit le baron de Manoise? Je n'en sais rien et je n'ai pas besoin de le savoir. Mais depuis que ce jeune homme t'a parlé, Suzanne, prenant le faux pour le vrai, ne voyant plus de bornes à ton ambition et affolée d'orgueil, tu es entrée plus avant dans ton rêve.

"Il te semble que rien n'est digne de ta beauté et que ce serait à peine assez de lui élever un autel.

"Et tu songes à quitter ta mère, ta petite sœur que tu aimais tant autrefois, pour t'ouvrir un nouveau sillon dans la vie et t'élançer vers l'inconnue en passant à travers les étourdissements de l'ivresse, foulant les fleurs sans parfum sous lesquelles se cachent la honte et les remords.

"Pendant qu'il en est temps encore, Suzanne, arrête-toi, ne va pas plus loin. Cesse de regarder en haut pour plonger ton regard en toi-même. Redeviens ce que tu étais naguère. C'est ici que sont les véritables joies, c'est ici que tu seras heureuse."

## IX

Ayant cessé de parler, la femme des Huttes plongeait dans les yeux de Suzanne la flamme de son regard. Mais elle y chercha en vain la trace d'une émotion. Pas plus sur son visage que dans son cœur, rien n'avait remué. Il semblait qu'elle eût parlé à une femme de marbre. Elle se sentit profondément découragée.

Pendant, après un moment de silence, voyant que la jeune fille ne disait rien, elle reprit :

—Eh bien, Suzanne, est-ce que tu ne trouves rien à me répondre ?

—Rien, fit froidement la jeune fille.

—Ainsi, tu n'es pas convaincue ?

—Non.

—Tu n'éprouves donc aucune terreur ?

—Aucune.

—Eh bien, Suzanne, c'est moi qui suis terrifiée, c'est moi que tu épouvantes ! Quoi ! malgré ce que je viens de te dire, tu es sans hésitation ?

—Manette, tous vos discours ne me changeront pas. Une force irrésistible m'entraîne vers ma destinée et une voix impérieuse me crie : Marche, marche !

—Malheureuse, tu vois l'abîme sans fond sous tes pieds et tu es prise de vertige !

—Je ne t'ai pas tout dit. Écoute-moi encore. D'ici à quelques jours, Thomas, le riche, comme on dit, et il est, en effet, très riche, Thomas va acheter le domaine de Salerne, qui est à vendre. Son intention est de quitter les Ambrettes pour aller s'installer, avec sa famille, à la ferme de l'Étang, la plus importante de Salerne. Or, celui qui doit lui succéder aux Ambrettes est déjà désigné : c'est Georges Raynal qui sera le nouveau fermier des Ambrettes. Thomas l'a choisi comme le plus digne. Georges est intelligent et de plus il aime le travail ; il va avoir dans les mains l'instrument de sa fortune.

—Tu connais les Ambrettes, Suzanne ; n'est-ce pas une charmante résidence ? Georges Raynal t'aime sincèrement, avec son cœur, avec son âme : l'amour d'un honnête homme n'est pas à dédaigner ; crois-moi, Suzanne, sois la femme de Georges Raynal. Fermière des Ambrettes, une maison à gouverner où tu seras la souveraine, voyons, est-ce que ce n'est pas un joli rêve ?

—Dans quelques mois tu seras ce qu'est aujourd'hui madame Thomas ; tu sais si elle est heureuse ! Comme elle tu seras aimée, honorée ; rien ne te manquera.

—Suzanne, la couronne de bluets que ton jeune mari te posera sur la tête est moins lourde qu'une couronne de princesse.

—Eh bien, comment trouves-tu mon idée ? Est-elle bonne ? Allons, réponds-moi.

—Je n'aime pas George Raynal, dit-elle d'un ton glacial.

La rebouteuse fronça les sourcils et deux plis sombres se creusèrent sur son front.

—Non, tu ne l'aimes pas, répliqua-t-elle d'une voix sourde, et tu n'aimeras jamais ; car, n'ayant pas de cœur, tu ne peux rien aimer ! Va, je savais d'avance que je n'obtiendrais rien de toi. Pauvre Georges !... Un amour comme le sien pour une pareille femme.

—Je ne lui ai pas demandé de m'aimer, fit-elle.

—Oh ! tu n'as pas à te justifier, répliqua Manette avec aigreur ; c'est ta beauté qui est fatale, c'est ton regard qui tue !

—Ainsi, continua-t-elle avec dureté, tu t'éloigneras de ta mère qui en mourra, et tu abandonneras ta jeune sœur qui restera sans appui ?

Suzanne se dressa debout, une lueur livide dans le regard, et répondit :

—Ma destinée doit s'accomplir.

—Mille pièges te seront tendus.

—Je lutterai !

—Tu tomberas dans le gouffre béant.

—Je ne crains pas la chute !

—Tu auras des regrets et des remords.

—Il me faut la richesse !

—Tu souffriras.

—Je veux briller !

—Ta beauté disparaîtra, et, comme moi, tu deviendras vieille ; alors, à ton tour, tu seras repoussée.

—Ce jour-là je mourrai !

La rebouteuse était consternée. Elle sentit un

frisson courir dans ses membres, et tout bas elle murmura :

—C'est le démon !

Après un moment de silence, voyant que la jeune fille se disposait à partir, elle lui dit d'une voix où il y avait autant de douleur que de colère :

—Oui, tu peux t'en aller, car je n'ai plus de conseils à te donner. C'est la fatalité terrible, inexorable, qui te pousse en avant. Et puisque rien ne peut plus t'arrêter, va, marche, marche vers ta destinée ! Mais je te fais encore cette prédiction : le jour où tu tiendras la réalité, tu regretteras amèrement le temps du rêve.

Elles restèrent un instant face à face croisant le feu de leurs regards. Enfin, rejetant brusquement sa tête en arrière :

—Au revoir, Manette, dit Suzanne.

—Adieu, répondit sèchement la rebouteuse.

La jeune fille s'élança dehors.

Manette retomba dans son fauteuil.

—La malheureuse, prononça-t-elle sourdement, elle est perdue !

Elle poussa un gémissement et laissa tomber une larme.

En attendant Suzanne, Georges Raynal avait causé longuement avec Gervaise. Celle-ci, qui n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de sa fille, et qui trouvait que Georges serait pour elle un parti superbe, inespéré, lui avait fait entendre des paroles très encourageantes. Malgré tout, il était resté avec ses craintes et ses anxietés.

Quand la jeune fille arriva, Gervaise dit tout bas à Georges :

—Soyez fort, ayez du courage, il faut vaincre votre timidité et être hardi. Vous êtes un homme, Georges, et Suzanne n'est qu'une petite fille. Il ne faut pas qu'elle vous fasse peur, ajouta-t-elle en riant, ses yeux ne sont pas des pistolets et ses dents ne vous mordront pas.

Sous le prétexte d'aller chercher quelque chose dans le village, elle sortit, emmenant Georgette.

Le jeune homme et la jeune fille se trouvèrent seuls.

Suzanne s'était assise près de la fenêtre. Georges vint se placer en face d'elle.

Pour se donner une contenance elle avait pris un livre, et à chaque instant ses doigts fiévreux tournaient une page. Evidemment la présence du jeune homme la gênait, lui agaçaient les nerfs.

—Suzanne, lui dit-il doucement, d'une voix émue, vous paraissez soucieuse.

—En aucune façon, répondit-elle, en levant ses yeux sur lui.

Le pauvre timide se mit à trembler. Il y avait de quoi : un mot allait décider de son avenir.

—Vous avez vu la vieille Manette ? reprit-il.

—Oui.

—Elle vous porte beaucoup d'intérêt, Suzanne, votre visite a dû lui faire plaisir.

—Je le crois. Je suis resté longtemps aux Huttes ; je ne pensais pas vous retrouver ici.

J'ai causé avec votre mère en vous attendant.

—Et le temps ne vous a pas paru long.

—C'est vrai, car j'étais en même temps à Marangue avec votre mère et aux Huttes avec vous.

Elle laissa glisser un sourire sur ses lèvres.

—Suzanne, reprit Georges d'une voix hésitante, Manette vous a-t-elle dit ?...

—Oh ! nous avons causé de bien des choses.

—Elle vous a parlé de moi ?

—Certainement. Elle m'a annoncé une nouvelle qui m'a fait plaisir. M. Thomas est à la veille de quitter les Ambrettes, et c'est vous, m'a dit la rebouteuse, qu'il a choisi pour lui succéder dans la direction de la ferme. Recevez mes félicitations, monsieur Georges.

—Il paraît, en effet, que M. Thomas a l'intention de me prendre pour fermier ; mais je n'ai pas encore accepté la magnifique position qu'il veut m'offrir.

—Est-ce que vous auriez la pensée de refuser ?

—Peut-être.

—Mais c'est votre fortune ! s'écria-t-elle.

—Oui, ma fortune, fit-il tristement ; mais c'est beaucoup plus que je voudrais.

—Vous êtes donc bien ambitieux ?

—Comme vous l'entendez, Suzanne, je ne le suis pas en ce moment ; mais il faudrait bien peu pour mettre en moi le souffle d'une immense ambition.

La jeune fille ne parut pas avoir compris.

—Suzanne, reprit-il, en vous parlant de moi, Manette ne vous a-t-elle pas dit qu'elle était actuellement ma véritable, mon unique ambition ? Suzanne, avant que j'aie eu la hardiesse de vous le dire, vous connaissiez mes sentiments à votre égard, vous aviez deviné que je vous aimais. Ah ! jamais vous ne serez mieux et plus ardemment aimée ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a pour vous, dans mon cœur, de dévouement et d'amour ! Suzanne, je vous ai donné mon âme tout entière, et, s'il le fallait pour votre bonheur, à l'instant même je donnerais ma vie !... On m'offre les Ambrettes ; je la connais cette belle et riche ferme ; je sais ce qu'elle produit, je sais ce qu'elle peut donner. Eh bien, Suzanne, sans vous je ne veux pas des Ambrettes, je ne veux pas de la fortune ; sans vous je n'ai besoin de rien.

—Suzanne, continua-t-il d'une voix vibrante, si je dois renoncer à vous et à votre amour, je fais le sacrifice de mon avenir, ma vie est brisée. Toute ma force et toute mon ambition sont en vous : si je vous perds, au lieu de m'élever dans la lumière qui s'échappe de vos yeux, je tombe dans le néant !

—Suzanne, pour moi cet instant est suprême ; répondez-moi franchement ; quel espoir me laissez-vous ?

—Monsieur Georges, répondit-elle froidement ; je ne veux pas me marier.

Il courba la tête.

—J'ai compris, dit-il d'une voix étranglée, vos paroles signifient : Je ne vous aime pas, jamais je ne vous aimerai !

Puis il murmura tout bas :

—Folles illusions ! pauvres chimères !

Froide et toujours calme, Suzanne le regardait.

Après un court silence il reprit :

—Bientôt, vous ne craindrez plus de me rencontrer aux Ambrettes ou sur le chemin de Marangue : je quitterai le pays pour aller traîner ailleurs mon existence désolée. Je n'attendrai pas l'époque du tirage ou sort. Dans quinze jours je serai soldat.

—Ah ! vous avez donc du goût pour l'état militaire ? répondit cruellement Suzanne.

Le malheureux sentit dans son cœur comme une pointe acérée.

—Suzanne, dit-il d'une voix brisée, nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois ; mais je ne veux pas vous quitter et vous laisser mon adieu sans vous dire : Suzanne, soyez heureuse ; je souhaite que vous trouviez avec un autre le bonheur que j'aurais voulu vous donner.

Sur ces mots, il marcha vers la porte, l'ouvrit brusquement, s'élança hors de la maison et partit en courant comme un fou.

Quand il fut un peu loin des maisons, il s'arrêta. Il suffoquait. Il poussa un sourd gémissement et se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant.

Quand Gervaise rentra, elle fut très surprise de trouver Suzanne seule.

—Où est donc Georges Raynal ? lui demanda-t-elle.

La jeune fille eut l'air de sortir d'un rêve.

—Monsieur Georges fit-elle d'un ton indifférent, il est parti !

## X

L'histoire de la rebouteuse des huttes n'est pas semée d'événements extraordinaires ; mais si elle n'est ni bizarre, ni fantastique, elle n'en est pas moins intéressante et touchante. Nous allons la raconter.

Elle vint au monde, devantant l'heure fixée par la nature, à la suite d'une grande frayeur qu'avait eue sa mère. Son père était un pauvre charbonnier, et bien qu'il s'appelât Biron, nous ne voulons pas supposer qu'il descendait du célèbre maréchal de France.

L'enfant n'avait qu'un souffle de vie et elle était si petite, si chétive, si malingre, qu'on aurait parié mille contre un qu'elle ne vivrait pas. Elle vécut pourtant, grâce aux soins que sa mère lui prodigua. Le cœur de la plupart des mères renferme des secrets si merveilleux, un dévouement si complet, une abnégation si profonde, et de tels trésors de tendresse, qu'elles accomplissent des miracles.

La suite au prochain numéro